

goûta fort la malice et l'amabilité de M. Bernier. M. le Supérieur nous parla ensuite avec émotion de M. Adam, le poète combréen, mort récemment, de ses œuvres, de ses vers et de ses chansons que connaissent tous les amis de Combrée.

M. le chanoine Crosnier, directeur de l'enseignement libre en Anjou, était désigné pour faire le discours d'usage. Il se leva quand M. le Supérieur eut fini de parler. Ayant d'abord salué l'évêque et dit, en quelques phrases, les travaux, les courses et les épreuves de l'apôtre, il aborda le sujet qu'il avait à développer. Jeunes gens, dit-il, il faut que vous deveniez des savants, parce que la science exerce une sorte de prestige sur nos contemporains; il faut que vous soyez dans le monde des hommes charitables et justes, parce que la société a besoin aujourd'hui, plus que jamais, de riches influents et dévoués. M. Crosnier développe ces vérités dans une langue claire, harmonieuse, avec un geste vivant et un accent convaincu. Quelques-uns disaient autour de nous : nous savions M. Crosnier conteur aimable, fin critique, élégant poète; nous ne lui connaissions pas la puissance et l'envolée de l'orateur. Un curé de campagne, oserai-je le dire? paraissait surtout ému d'entendre son condisciple d'autrefois parler avec chaleur de l'encyclique du pape sur la condition des ouvriers, recommander l'étude des graves questions qui agitent les patrons et les ouvriers, et, passant par-dessus la tête des élèves, l'utopie socialiste réprouvée, dire à la brillante assistance qui était là, que les riches d'aujourd'hui doivent aller au peuple et soutenir les petits et les humbles. Très bien ! Nous finirons, prêtres et laïques, par nous entendre sur tout; les uns feront encore quelques pas en avant, les autres, s'il le faut, reculeront d'une semelle, et nous sentant les coudes, nous continuerons le bon combat dans la justice et la vérité.

Entre temps, pour nous reposer de la lecture monotone du palmarès, M. Colmann faisait exécuter divers morceaux de musique et d'orchestre, ramenait les *Bords de la Maine*, qu'on ne se lasse point d'entendre. M. Leroy, je crois, sortait d'un vieux tiroir une cantate qui n'a pas vieilli, bien que nous l'ayons chantée il y a vingt-cinq ans à la fête de notre professeur de rhétorique : « Nous le reconnaissons, c'est lui, c'est notre père ! » et M. Ragueveau, le meilleur chanteur de Paris, faisait comme toujours une des principales attractions de la fête. Les gens de métier peuvent apprécier la puissance et l'étendue de cet organe, les ressources et la science de cet artiste : ce qui plaisait au vulgaire, c'était d'entendre prononcer nettement des paroles pleines de sentiments religieux et patriotiques; c'était de sentir palpiter un cœur d'homme dans les graves ou brillantes modulations d'une superbe voix. Après chaque strophe, les applaudissements éclataient, crépitaient comme une grêle drue, et semblaient demander la répétition du morceau.

Après la distribution, les élèves couronnés allèrent déposer leurs lauriers aux pieds de la Vierge, à la chapelle; puis, au milieu du diner qui suivit, M. le Supérieur agitant une sonnette pour obtenir un silence difficile, annonça que six élèves de philosophie télégra-